

Communication de Monsieur le général Alain Petiot



Séance du 3 février 2012



Joseph de Fallois (1732-1805), un aventurier dans l'Europe des Lumières

Au dix-huitième siècle, il est des hommes qui, sans nécessairement voyager dans des contrées hostiles ou affronter les périls de la mer, conduisent leur vie de façon aventureuse. Chez eux, esprit, culture, curiosité, ambition, séduction, faculté d'adaptation et goût pour l'intrigue se mêlent au rejet des préjugés, à l'absence de scrupules et à une certaine inconstance des sentiments, notamment ceux de reconnaissance, de loyauté et de fidélité. L'esprit des Lumières qui règne dans les principales Cours européennes, l'émulation entre les princes éclairés, le foisonnement des sciences et des arts, le bouillonnement des idées et la frivolité des mœurs, ouvrent à ces hommes un champ d'action sans frontières et sans limites. Pour autant, leur destinée hors du commun est loin d'être heureuse. Leur vie mouvementée, leurs insatisfactions, leurs difficultés et, parfois, leur fin tragique, nous les font paraître comme ce que, faute de terme plus approprié, on peut appeler des aventuriers. Curieusement, Nancy voit naître ou passer quatre personnages de ce type, quasiment contemporains : François-Antoine de Chevrier (1721-1762)^[1], Charles-Léopold Andreu dit baron de Bilistein (Né en 1724)^[2], Pierre-François Hugues dit d'Hancarville (1727-1805)^[3] et Joseph de Fallois (1732-1805). C'est ce dernier que je me propose maintenant d'évoquer.

Une famille notable de Nancy

Jean-Baptiste-Charles-Joseph de Fallois naît à Nancy le 13 juillet 1732 et il est baptisé le lendemain en l'église Saint-Sébastien, paroisse de sa famille.

Cette famille, devenue notable, puis noble, est un exemple d'ascension sociale caractéristique du dix-huitième siècle. Didier Fallois (1618-1693), maître boulanger, laisse un fils Nicolas (1637-1702), lui-même boulanger. Le fils de ce dernier, Jean-Nicolas (1663-1728) est successivement notaire, tabellion général du duché de Lorraine (1688), conseiller secrétaire ordinaire du duc Léopold, notaire de son hôtel, payeur et receveur général des rentes, dettes et charges de ses États. Il est enfin anobli par lettres données à Lunéville le 10 juillet 1704 pour « *sa vigilance et exactitude extraordinaire en tout ce qui est de notre service, avec une probité des plus intègres et assistées dans les fonctions de tous ses emplois* ». Cet homme de loi, qui porte la robe, est père de deux filles et de deux fils. Charles-François, l'aîné, sert les armes pour le prince Charles de Lorraine, archevêque de Trèves, puis pour l'Empereur. Il en est de même du fils de ce dernier, Charles, mort en Hongrie en 1778, lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie impérial.

Jean-Baptiste (1709-1757), second fils de Jean-Nicolas, est avocat à la Cour. En qualité de noble, il acquiert plusieurs terres dont il devient seigneur : Ceintrey, Féoville, Voinémont et Pulligny. C'est un lettré qui possède une bibliothèque. Il fait d'ailleurs l'acquisition d'un ouvrage rare, *Theatrum orbis terrarum*, atlas imprimé à Anvers en 1595, sur lequel il appose son ex-libris armorié^[4]. On voit que cet ouvrage a appartenu avant lui à des magistrats nancéiens, François Bréyé et Brazy. Jean-Baptiste de Fallois épouse à Nancy (Saint-Sébastien), le 27 août 1731, Jeanne Calet dont il a quinze enfants : onze garçons et quatre filles. Joseph est l'aîné. On ignore où il fait ses études. Quoi qu'il en soit, alors âgé de vingt ans, il vit toujours au domicile de ses parents. Dans ses mémoires, il écrit : « *On me fit concevoir de bonne heure que la noblesse n'est rien sans le mérite et la vertu ; que malgré les grands biens de mes parents, je ne pouvois être riche ayant tant de frères et de sœurs, ce qui fit, qu'ayant de l'inclination pour l'état militaire, je choisis le génie comme l'état qui pourroit plutôt faire ma fortune* ».

Au service de l'Autriche

Grâce à ses appuis dans l'entourage de l'empereur François de Lorraine, notamment le comte de Nay-Richécourt et le baron de Toussaint, son père le fait engager au service de l'Autriche, en 1753. Mais on le juge encore trop jeune pour entrer dans le génie et on l'admet avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment d'infanterie « *Mercy-Argenteau* » n° 56. Déjà, alors que son régiment est en garnison en Lombardie, Fallois rédige un *Discours sur quelques inventions dans l'architecture militaire*^[5] dans lequel il compare les idées d'un ingénieur de Bologne, Marchi, à celles de Vauban. Ce travail est publié à Milan, en 1757, mais, la guerre de Sept Ans ayant éclaté, son régiment est envoyé en Bohême et

Fallois, devenu lieutenant, fait la campagne de 1757 marquée par les batailles de Reichenberg, de Prague, de Kollin, de Schweidnitz, de Breslau et de Leuthen. C'est alors, grâce à la protection du prince Charles-Alexandre de Lorraine, qu'il est admis le 30 janvier 1758 dans le corps des ingénieurs militaires des Pays-Bas autrichiens avec le grade de lieutenant. Le prince Charles-Alexandre est encore à l'époque commandant en chef des troupes de Marie-Thérèse. Il est en outre directeur du génie militaire. Pour la guerre de Sept Ans, le marquis de Gribeauval a été mis au service de l'Autriche par le Roi de France et de nombreux ingénieurs ont été engagés. Parmi eux, il y a des Lorrains, tels Jean-Baptiste Brequin (Frolois), Jean-Nicolas Cugnot (Void), Georges-Adam Dattel (Luttange), Théodore de Thomerot (Nancy), Jean-Jacques Bertrand de Boucheporn (Metz), Antoine Lombard (Comblès-en-Barrois), Nicolas-Bernard Hucher (Saint-Nabord), Jean-Baptiste Estienne de Vauguez (Nancy), Nicolas-François Bertrand (Lunéville), Jean-François d'Avrange (Saint-Avold), Joseph Maillard (Lunéville).

Joseph de Fallois est affecté à la défense de Dresde. La ville est assiégée par Frédéric II (12-29 juillet 1760) qui, ne réussissant pas à la prendre, la soumet à un violent bombardement qui indigna l'opinion en Europe. Fallois est blessé par l'explosion d'une bombe. Il est ensuite envoyé auprès de Gribeauval à qui il demande, en vain, de l'avancement. Il est enfin retenu auprès du prince Charles à Bruxelles, pendant l'hiver 1761-1762. C'est alors qu'il rédige son ouvrage : *L'école de la fortification*. Il présente son manuscrit au prince Charles qui lui demande de le soumettre au commandant de la brigade du génie des Pays-Bas. Celui-ci ayant refusé de lire l'ouvrage, Fallois s'adresse au comte Harrach, directeur général du génie du corps d'Allemagne. Ce dernier renvoie Fallois au prince Charles, qui est son chef. Toutefois, en désespoir de cause, Fallois présente son manuscrit à l'académie royale des sciences de Paris qui juge, le 12 décembre 1762, que « *cet ouvrage dans lequel l'auteur paraît avoir joint l'expérience de plusieurs sièges à la spéculation & à la théorie ne pouvoit qu'être avantageux, méritoit son approbation, & d'être donné au public*. Selon Fallois, le prince Charles aurait donné son accord pour que ce manuscrit soit présenté à Paris mais il semble que le prince lui en ait tenu rigueur. Fort de l'approbation de l'académie, Fallois demande de l'avancement au comte Harrach, lequel déclare ne pas pouvoir lui accorder puisqu'il dépend du prince Charles à Bruxelles. Il lui propose donc de demander à passer au corps d'Allemagne. Fallois se rend à Vienne en mai 1763 et présente son manuscrit au comte Harrach et à Gribeauval. Mais le Conseil de guerre aulique refuse de l'admettre au corps d'Allemagne. Fallois rentre à Bruxelles et on voit qu'il figure sur l'almanach de la Cour comme « ingénieur du Prince-Charles-Alexandre de Lorraine ». On imagine toutefois que Fallois a perdu la protection du prince. Le 6 janvier 1764, il obtient son congé avec

le grade de capitaine et rentre à Nancy dans l'espoir de reprendre du service dans l'armée royale. De son propre aveu, il s'est fait beaucoup d'ennemis par sa vivacité et son manque de patience. Il s'applique ces vers : « *Tout conspire à la fois à troubler mon repos, mais je me plains ici du moindre de mes maux* ». En effet, sa vie va connaître de nouvelles péripéties.

À la Cour de Saxe

Fallois se dit dégoûté du génie mais il en a maintenant de bonnes connaissances. Il parle l'allemand et l'italien et il espère entrer avantageusement au service du Roi, notamment avec la recommandation de Gribeauval. Mais, contrairement à Cugnot, il ne semble pas avoir retenu l'attention favorable de ce dernier. Le 9 mai 1765, il est appelé à Dresde où le prince Régent lui offre une place de capitaine ingénieur, avec l'assurance d'un avancement au grade de major, et le poste de professeur de mathématiques du jeune prince électeur Frédéric-Auguste, le futur roi de Saxe de 1806. Il accepte et abandonne le projet de servir en France. En prévision de ses futures fonctions, Fallois demande à Gribeauval une copie de sa relation du siège de Schweidnitz pour en instruire le prince. Gribeauval lui fait une réponse dilatoire, disant notamment que cette relation ferait également plaisir au prince qu'il sert, le roi de France. Lorsque Fallois arrive à Dresde, la situation en Saxe albertine est compliquée. L'électeur Frédéric-Auguste II est mort en 1763, après son fils, et c'est son petit-fils qui lui succède, sous le nom de Frédéric-Auguste III (1750-1827). Mais, comme il est mineur, son oncle François-Xavier de Saxe (1730-1806) assure la régence, de 1763 à 1768. Ce dernier, lieutenant général au service du roi de France, rentre de Versailles où il vit, depuis 1751, auprès de sa sœur devenue épouse du Dauphin et mère du futur Louis XVI. Un autre membre de la famille exerce de l'influence sur le jeune prince électeur ; c'est le chevalier de Saxe, Jean-Georges (1704-1774), l'un des nombreux enfants illégitimes d'Auguste le Fort et demi-frère en bâtardise du maréchal Maurice de Saxe. Le chevalier de Saxe, feld-maréchal et gouverneur de Dresde, dirige les affaires militaires.

Pendant la guerre de Sept Ans, Dresde a été ravagée par les troupes de Frédéric II et le bombardement de 1758 a détruit, notamment, l'opéra et la bibliothèque. La mort de l'électeur Frédéric-Auguste II aggrave la morosité de la Cour qui n'a plus son ancien éclat. Le nouveau souverain réduit la musique à la portion congrue. On n'est plus à l'époque où Bach écrit : « *il suffit d'aller à Dresde et de voir combien les musiciens y sont payés par Son Altesse Royale ; le résultat est assuré, car les musiciens n'ont plus aucun souci quant à leur pain quotidien, sont libres de tout chagrin et n'ont à se consacrer qu'à un seul instrument ...* »^[6]. On ne trouve alors à Dresde que des musiciens moins connus comme Johann-Gottlieb Naumann, Johann Kropffgans ou Joseph Schuster. La situa-

tion économique n'est pas non plus brillante, en raison notamment de la dette de guerre imposée par la Prusse. C'est en partie pour y remédier que le prince régent crée, en 1765, l'école des mines de Freiberg qui est l'école d'ingénieurs la plus ancienne d'Allemagne.

Les services de Fallois auprès du jeune prince sont appréciés et il est nommé major en 1767. Il présente alors son manuscrit au régent qui l'autorise à le publier et en accepte la dédicace. *L'école de la fortification ou les éléments de la fortification permanente régulière et irrégulière* est imprimée à Dresde en 1768. On lit sur la page de titre que Fallois est, à l'époque, membre de l'Académie des arcades de Rome et membre honoraire de la Société électorale d'agriculture de Leipzig. Le *Mercur de France* d'octobre 1769 évoque la sortie de cet ouvrage qui se veut une suite et un complément à *La science des ingénieurs* de Bélidor^[7], notamment pour l'art de la fortification. L'académie royale des sciences en fait un compte rendu très détaillé et élogieux et sait « *gré à M. de Fallois du travail avec lequel il a réduit, dans un ouvrage de médiocre volume, tous les principes essentiels de la fortification, nécessaires à ceux qui se destinent au génie, & de la clarté avec laquelle il a trouvé moyen de les présenter* »^[8]. Outre les mathématiques, Fallois entreprend d'enseigner la physique expérimentale au jeune prince électeur. Il se fonde sur le cours de physique de l'abbé Nollet mais il se heurte à l'hostilité des Jésuites qui jugent que « *C'est une science pernicieuse à un prince, tendante au matérialisme et à l'irréligion ...* ». Il est toutefois autorisé à continuer d'enseigner cette science, ce qui exacerbe la haine que semble lui vouer la partie de l'entourage du prince influencée par la Société de Jésus.

Le jeune prince électeur, devenu majeur, promet à Fallois l'avancement au grade de lieutenant-colonel pour le 23 décembre 1769, jour anniversaire de la naissance du souverain. Comme cette promesse n'est pas suivie d'effet, Fallois s'en plaint et l'électeur promet à nouveau pour le 5 mars 1770, fête de saint Frédéric. Mais son espoir est encore déçu. Dépité, Fallois écrit : « *Tout homme qui a des sentiments de gratitude s'étonnera, sans doute, qu'après les veilles & les travaux qu'une instruction aussi pénible m'a occasionné ; qu'après m'avoir fait quitter mon pays, ma famille, mes Biens, & l'espoir prochain d'un établissement en France ; enfin, qu'après une sorte d'esclavage de cinq années, par une assiduité Continuelle auprès de l'Électeur à la campagne pendant l'été, comme en ville pendant l'hiver, la récompense soit si modique ...* ». Fallois se plaint à nouveau à l'électeur qui fait porter la responsabilité du refus d'avancement sur le chevalier de Saxe. Ce dernier déclare à Fallois que n'étant pas le major le plus ancien du corps des ingénieurs, il ne peut le nommer au grade supérieur mais que, toutefois, son avancement appartient à l'électeur... Comme l'électeur ne dit mot, Fallois attend et « *laisse au temps le soin de développer ce mystère* ».

Il demande la permission de s'absenter trois mois pour se rendre à Berlin où, selon ses dires, il reçoit des propositions de service du roi de Prusse, avec des promesses d'avantages. Il en réfère à l'électeur de Saxe qui jure qu'il veut le conserver à son service mais qui ne veut pas s'opposer au chevalier de Saxe pour lui procurer de l'avancement. Il lui propose un emploi civil mais, comme Fallois est étranger, il ne peut être incorporé dans l'administration. Seul un poste de conseiller à la Guerre pourrait lui être attribué. Toutefois, l'entourage de l'électeur, hostile à Fallois, accuse ce dernier d'avoir fait part au prince de prétendues avances de Frédéric II pour l'obliger à lui donner de l'avancement ou le gratifier d'une somme d'argent. Comme Fallois s'en défend et affirme que l'électeur souhaite le conserver à son service, on lui conseille, pour prouver sa bonne foi, de demander sa démission, s'il est certain qu'elle sera refusée. Mais, le 31 mai 1770, à la grande surprise de Fallois, l'électeur lui donne sèchement son congé, « *expédié dans un style semblable à celui dont on se sert pour congédier les domestiques* ». Une fois de plus, Fallois voit dans le piège dans lequel il est tombé, la fourberie des jésuites. Non seulement Fallois est congédié sans promotion au grade supérieur, comme c'est l'usage, mais sa pension d'ingénieur est supprimée et il n'obtient qu'une simple gratification. Il s'en plaint et s'indigne « *qu'il existe encore dans une province de l'Allemagne la même barbarie qui existait en Tauride au siècle d'Iphigénie* », où « *on immolait tous les étrangers* ». Mais, ajoute-t-il, « *les habitants étoient des idolâtres superstitieux et ignorants au lieu qu'ici se sont des chrétiens, ... des jésuites* ». Il tente de regagner l'estime de l'électeur en lui proposant la dédicace d'un nouvel ouvrage qu'il a rédigé, un traité de castramétation, c'est-à-dire, au sens littéral, l'art de tracer et de mesurer les camps. L'électeur accepte mais cela ne provoque pas l'effet escompté puisqu'il ne revient pas sur sa décision. En Avril 1771, Fallois reçoit à nouveau des offres de Frédéric II qui lui propose de l'employer avec le rang de major et avec les mêmes gages qu'en Saxe. Fallois, quelque peu déçu, accepte cependant et quitte Dresde au début du mois de mai 1771, sans avoir pu prendre congé de l'électeur. Mais l'ouvrage qu'il lui a dédié, le *Traité de la castramétation et de la défense des places fortes*, est imprimé à Berlin^[9].

A l'opéra de Dresde, Schuster crée *La fedelta in amore*, la fidélité en amour. Ce n'est pas le cas de Joseph de Fallois dont les relations avec sa femme sont ombrageuses. Il a en effet épousé, à Bruxelles (Sainte-Gudule) le 1^{er} mars 1758, Anne-Hélène Wallisch, fille d'un marchand de vin originaire du Tyrol. Il se trouve ainsi être le beau-frère d'un autre Nancéien, Joseph Gilbert, secrétaire du prince Charles-Alexandre à Bruxelles. Quatre filles naissent à Bruxelles puis un fils, Joseph-Thomas, en 1766. Une autre fille, Antoinette, vient au monde à Dresde en 1767. Mais sa femme, lassée de sa vie aventureuse, refuse de le suivre en Prusse. Elle est accueillie à la Cour de Saxe où la souveraine, née Amélie de Deux-Ponts Birkenfeld, lui témoigne de l'amitié et lui fait octroyer une pension.

Chez Frédéric le Grand

Fallois arrive à Berlin le 22 mai 1771. Il est alors affecté à Magdebourg où il est chargé d'instruire les jeunes officiers de la garnison. Magdebourg est une ville austère, marquée par le souvenir du sac de la ville par Tilly, en 1631, « les noces de Magdebourg ». Cette ville est aussi la patrie du physicien Otto von Guericke (1602-1686) qui y mène, de 1654 à 1656, des expériences sur le vide, notamment avec les célèbres hémisphères de Magdebourg. Quoi qu'il en soit, Fallois est présenté au roi Frédéric II, le 3 juin 1771. Celui-ci le félicite pour ses ouvrages militaires qu'il dit avoir lu. A la suite de cet encouragement, Fallois envoie au Roi, en juillet 1772, le manuscrit d'un nouvel ouvrage sur la fortification de campagne. Le roi approuve les idées de Fallois mais ne veut pas que ce genre de connaissances entrent dans le domaine public et, par conséquent, interdit l'impression de l'ouvrage. Pourtant, en 1773, paraît à Berlin la traduction allemande de l'ouvrage de Nicolas-Joseph Cugnot, *La fortification de campagne*^[10].

En septembre 1772, Fallois demande et obtient un congé de trois mois pour aller régler des affaires de famille en Lorraine. Il emmène deux de ses enfants qui vivent chez lui à Magdebourg : Marie-Clémentine, âgée de treize ans, et son fils Joseph-Thomas, âgée de six ans. Il est accompagné d'une jeune fille chargée de s'occuper de ses enfants mais on découvre bientôt que celle-ci est une nonne enfuie du couvent des bernardines de Magdebourg. Fallois prétend que cette dernière a été cloîtrée contre son gré et qu'il a voulu la délivrer. Mais la jeune fille est arrêtée et enfermée à vie dans un couvent de Bruxelles. A son retour de Lorraine, Fallois rapporte un recueil de dessins des travaux de ferronnerie de Jean Lamour et demande au roi Frédéric II l'autorisation de le lui offrir. Le 23 février 1773, le Roi lui écrit : « *Je vous sais gré de l'offre que vous me faites des Estampes des Grillages du Serrurier Lamour : mais comme je n'en ay aucun besoin & que dans ces sortes d'ouvrages je suis accoutumé à ne consulter que mon propre goût, je ne saurais en profiter ...* ».

Comme le constate Fallois, tout en Prusse se règle par écrit. En juillet 1773, il envoie au Roi un mémoire sur le réglage du tir des bombes et il lui demande l'autorisation d'assister, en septembre, aux grandes manœuvres de Potsdam pour observer un nouveau système de mines. Enfin, en octobre 1773, il demande un congé de quinze jours pour aller régler des affaires avec sa femme à Dresde où elle est restée. En avril et mai 1775, il y fait un nouveau séjour pour régler un procès contre sa femme et ses enfants. Il y est probablement question d'un divorce. La même année, le roi de Prusse lui propose la nationalité prussienne et un diplôme de noblesse, le 29 mai 1775. Fallois s'attend à recevoir un titre de reconnaissance de noblesse mais il s'agit d'un anoblissement. Comme il ne

peut ni le refuser, pour ne pas offenser le Roi, ni l'accepter, car il est déjà noble, il décide de ne pas aller retirer ce diplôme à la chancellerie. Comme à Bruxelles et à Dresde, Fallois ne manque pas de se faire des ennemis et de provoquer des cabales contre lui. En 1776, il est victime d'un mystérieux procès que lui intente l'apothicaire de Magdebourg. Fallois, qui, dit-il, a fait soigner à ses frais le fils d'un pauvre manouvrier, conteste la facture du praticien. Bien qu'il s'agisse d'une affaire privée, la qualité d'officier de Fallois lui vaut d'être traduit devant le tribunal militaire au sein duquel, selon ses dires, on intrigue contre lui. En mars 1777, Fallois se rend à nouveau en Lorraine pour régler des affaires d'héritage. Probablement couvert de dettes, il a déjà fait vendre des biens de famille en Lorraine, en 1774. Il le fait encore en 1777 et en 1778^[11]. Pendant son séjour en Prusse, Fallois n'est pas employé comme ingénieur et n'a pas de commandement. Il n'est même pas sollicité pendant le conflit prusso-bavarois de 1778-1779. L'instruction qu'il est chargé de donner aux jeunes officiers est une tâche exigeante qui, de plus, lui occasionne d'importantes dépenses. Il souhaite être relevé de cette tâche mais le Roi lui ordonne de continuer.

Depuis son départ de Dresde, Fallois a eu, semble-t-il, la garde de ses enfants, la dernière fille exceptée. Empêchées par leur père de correspondre avec leur mère, les trois filles ont obtenu de retourner auprès d'elle, à Dresde. Fallois garde auprès de lui son fils unique, Joseph-Thomas (1766-1835), qu'il fait d'abord éduquer dans l'école des Bernardins. Mais, comme il ne fait pas confiance aux moines et qu'il pense qu'il vaut mieux pratiquer la religion dominante que celle qui n'est que tolérée, il le fait confirmer dans la communion luthérienne. Ce fils embrasse comme son père la carrière militaire et devient général major dans l'armée du Mecklembourg. Il est l'auteur d'une lignée ininterrompue d'officiers prussiens, puis allemands, dont la descendance existe encore de nos jours en Allemagne. Joseph de Fallois adopte à son tour la confession luthérienne, vraisemblablement en vue de son remariage. Définitivement séparé de sa première épouse, il se remarie à Zerbst, le 22 octobre 1779, à Floriane-Frédérique-Dorothee von Rheinboth, fille du conseiller privé du prince régnant d'Anhalt-Zerbst. Joseph de Fallois est de nouveau père d'une fille et d'un fils.

Une fois de plus, Fallois se plaint au Roi de ne pas obtenir d'avancement et de ne pas être soutenu dans ses procès. Frédéric II lui répond, dans une lettre du 31 mars 1781 : « *Vous me fatigués véritablement par vos plaintes perpetuelles. Encore si elles étoient fondées, & prouvées, j'y pourrois faire attention, & trouverois bien moyen d'y remédier, mais toutes celles que jusques ici, vous avés portées à ma connaissance sont imaginaires, ou exagérées, & souvent on vous en fait sentir l'inconséquence ...* ». Alors qu'il est à Zerbst, il reçoit, le 4 avril, l'ordre de rentrer à Magdebourg. Il n'obéit pas et il écrit au Roi, le 7, pour demander son congé avec espoir de l'obtenir « *en ce que n'étant pas sujet né, ni vassal du Roi,*

il ne pouvoit me forcer à le servir malgré moi ». Le 29, on lui fait savoir qu'il a obtenu sa démission. En fait, il est cassé pour n'être pas rentré de permission. Une fois encore, Fallois laisse épancher son amertume d'avoir servi pendant dix années et d'obtenir une démission « *sans la moindre marque de gratitude* », et en restant « *exposé à l'animosité d'un peuple grossier et de gens prévenus contre la Nation française et ceux qui portent un nom françois...* ». Cette remarque est probablement exagérée car, selon toute apparence, les Français sont bien considérés à Berlin. Pour ne citer que l'Académie royale des sciences de Prusse, présidée par Maupertuis, on sait que, parmi de nombreux Français, le comte de Tressan et le chevalier de Solignac, de la Société royale des sciences et belles lettres de Nancy, y sont admis en qualité de membres étrangers, respectivement en 1750 et en 1754. De même, Dieudonné Thiébault, de Rupt-sur-Moselle, qui en est membre résidant depuis 1765, est professeur de grammaire à l'école militaire de Berlin. Rentré à Nancy en 1784, il en reste membre étranger et il est admis à la Société royale en 1790. Il publie, en 1804, ses souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin^[12].

C'est alors que Joseph de Fallois rédige des *Mémoires*, publiés à Londres en 1781^[13], dans le but de justifier sa conduite. C'est par ces écrits que l'on connaît l'essentiel de sa vie mais il est clair que, sous le prétexte de défendre son honneur, celui-ci y présente les choses à son avantage et ne se prive pas de ternir l'image de ceux qu'il considère comme ses ennemis. On y découvre les arcanes de ses relations avec ses maîtres respectifs et l'animosité qu'il ne manque jamais de susciter autour de lui. La suite de sa vie est faite de nouvelles péripéties qui transparaissent dans sa correspondance. Neuf lettres, écrites entre 1793 et 1803 à Joseph-Théodore Morell du Fallois, conservées par la famille de ce dernier, s'ajoutent aux vingt-deux lettres de Frédéric II publiées dans les *Mémoires*.

En Russie, sous Catherine II

Ainsi, Fallois demeure à Zerbst, auprès de sa nouvelle épouse. Le prince régnant, Frédéric-Auguste d'Anhalt-Zerbst a pour sœur Sophie-Augusta-Frederika, plus connue sous le nom de Catherine II. Bien que Fallois ne l'évoque pas, il est probable que c'est par la protection du prince d'Anhalt-Zerbst qu'il passe au service de la Russie. L'impératrice Catherine II le fait en effet appeler par l'intermédiaire de son ministre à Francfort. En 1783, il se trouve en Russie, major ingénieur avec le rang de lieutenant-colonel^[14]. Il dirige des travaux de fortification à Kiev puis il accompagne l'Impératrice lors de son voyage en Crimée. Fallois écrit qu'au cours d'une année, il est parti de Zerbst à Saint-Petersbourg puis, de là, est allé à la frontière de la Perse, en Crimée, en Moldavie et en Pologne. Pendant le voyage en Crimée, Potemkine cherche à l'écarter car il craint son influence sur l'Impératrice. Mais, en raison du climat et, plus

encore, de « l'abominable caractère de la nation russe » Fallois demande son congé car il ne s'habitue pas, dit-il, à la malhonnêteté des Russes ajoutant que s'il est, lui aussi, un homme dur et rude, il est néanmoins droit et honnête. Il quitte donc la Russie en 1789, n'ayant obtenu ni avancement, ni pension^[15]. Ainsi, de Bruxelles à Saint-Pétersbourg, en passant par Vienne, Dresde et Berlin, Joseph de Fallois met un terme définitif à sa carrière militaire en constatant : « *Je n'ai trouvé dans mon état qu'envie, jalousie et ingratitude* ».

Retour à Zerbst

Fallois rentre à Zerbst où il règle des affaires d'héritage de son beau-père. En 1790, il donne de l'argent à un marchand de vin de Berlin pour monter un commerce commun qui s'avère être une escroquerie. Plus tard, en 1793, son fils, lieutenant au régiment de Kalkstein, fait la connaissance à Duisburg d'un négociant nommé Morell du Fallois. Bien que ce dernier soit très vague sur ses origines, il évoque la possibilité de liens familiaux ignorés avec la famille de Fallois de Nancy. Flairant la bonne affaire, Joseph de Fallois ne le détrompe pas et entreprend une correspondance nourrie avec lui. Il le rassure sur son absence de préjugés à l'égard des nobles qui s'adonnent au commerce en écrivant, le 4 mars 1793 : « *La noblesse de la naissance n'est qu'un accessoire à l'homme, cela seul ne caractérise pas l'honnête homme, c'est le hasard qui la donne, mais nous devons nous en rendre digne par des vertus et des mérites qui nous appartiennent personnellement, qu'il ne faut jamais regarder au-dessous de soi, ceux que le hasard n'a pas favorisé de la sorte, il faut estimer, honorer et chérir la vertu, l'honnêteté partout où elle se trouve : oui, Monsieur, un cordonnier honnête homme et qui se distingue par ses vertus est plus estimable à mes yeux qu'un noble fainéant et vicieux, c'est là ma profession de foi...* ». En pleine révolution française, ces sentiments sont de bon goût. Mais, surtout, Fallois, qui a déjà tenté de se livrer au commerce des vins de Bordeaux, cherche à créer une affaire de textiles. Il a en effet découvert un procédé de dépuración, ou préparation, du lin et du chanvre qui leur donne une qualité convenable pour être filés et employés dans les fabriques de soie, de batiste et de fines toiles pour en faire des mouchoirs, des rubans ou des fils de dentelles. Il laisse entendre à son prétendu cousin qu'il cherche à vendre avantageusement son procédé ou à entrer en compagnie de commerce pour l'exploiter. L'affaire en reste là, en raison de la guerre puis de la mort du cousin. Enfin, Fallois rentre en France, en 1797, abandonnant sa famille en Allemagne.

Dernières années en France

Joseph de Fallois qui n'est pas resté en relation avec sa famille lorraine, n'a que des nouvelles partielles et contradictoires de ses frères et sœurs. L'un de ses frères, ancien garde du corps du Roi, a été arrêté. Deux autres auraient com-

battu en Vendée. Une sœur a été emprisonnée avec son mari. Aucun d'entre eux n'a cependant été guillotiné. Un autre frère, décédé, a laissé une famille à Velaine-sous-Amance. Mais Joseph de Fallois l'ignore, de même qu'il ne sait pas que son frère Charles-Sigisbert, curé de Docelles, n'est pas encore rentré d'émigration. Quant à sa propre famille, elle est dispersée. Sa première épouse vit en Livonie, aux côtés de deux de ses filles qui ont épousé des barons baltes. De ses deux mariages subsistent deux fils, Joseph-Thomas, déjà cité, qui se bat contre la France dans l'armée prussienne, et Joachim-Frédéric, qui entre dans le corps des cadets à Berlin et trouve la mort à la bataille de Lützen, en 1813. On ignore tout de la seconde épouse restée à Zerbst.

Quoi qu'il en soit, Joseph de Fallois se trouve à Colmar d'où, le 10 Germinal de l'an V (30 mars 1797), il adresse au directoire exécutif de la ville un « mémoire raisonné sur la dépuraison du lin et du chanvre », dans l'espoir d'obtenir une gratification pour faciliter son établissement. Ce nouveau projet reste une fois encore sans suite mais, en 1802, Fallois dirige enfin une fabrique de textile à Puteaux. Les premiers échantillons, présentés à l'exposition du Louvre, en 1802, lui valent, dit-il, « l'approbation du tout-Paris » et une médaille de bronze de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.^[16] Rappelons ici que c'est François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, qui conçoit, dès 1798, le principe d'expositions publiques des produits de l'industrie française. Après celles de l'an VI (1798) et de l'an IX (1801), celle de 1802, après la Paix d'Amiens, est la troisième. L'année suivante, Fallois recherche des fileuses expérimentées et des tisserands pour développer son affaire. Mais il meurt, à Neuilly, en 1805.

Ainsi se termine la vie aventureuse d'un homme cultivé, ingénieux et ambitieux qui, toutefois, par son orgueil et son inconstance, n'a réussi ni dans la carrière militaire, ni dans les affaires, pas plus, d'ailleurs, que dans sa vie familiale, assez malheureuse. Malgré tout, il reste un homme hors du commun, certainement le plus brillant de sa famille, qui, au cours de ses pérégrinations dans les différentes Cours européennes, a côtoyé des personnages illustres, représentatifs du siècle des Lumières, comme Charles-Alexandre de Lorraine, Gribeauval, le prince électeur de Saxe, Frédéric II et Catherine II. Nul doute que s'il avait encore vécu, il aurait attiré l'attention de Napoléon, avant de se brouiller avec lui.



Notes

- [1] « Notice historique et bibliographique sur Chevrier », *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1863-1864), pp. 135-313 ; « François-Antoine Chevrier en Belgique », *Bulletins de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique*, (1880), pp. 217-245.

- [2] Stroev (Alexandre) et Mihaila (Ileana), *Ériger une République souveraine, libre et indépendante. Mémoires de Charles-Léopold Andreu de Bilistein sur la Moldavie et la Valachie au XVIII^e siècle*, Bucarest, 2001.
- [3] Marsal (René), «Le destin peu ordinaire d'un Lorrain fasciné par l'Antique dans l'Europe cultivée du dix-huitième siècle. Pierre-François Hughes, baron d'Hancarville», *Le Pays Lorrain* (Mars 2008), pp. 41-45.
- [4] Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque municipale de Nancy.
- [5] *Annales typographiques ou notice du progrès des connaissances humaines* (année 1757), 1759, p. 69.
- [6] David (H. T.) et Mendel (A.), *The Bach reader: a life of Johann Sebastian Bach in letters and documents*, New York, 1945, 2e édition rev., 1966, p. 123.
- [7] Forest de Belidor (Bernard), *La Science des ingénieurs dans la conduite des travaux de fortification et d'architecture civile*, Paris, 1729.
- [8] *Histoire de l'académie royale des sciences, année 1769*, Paris, 1772, pp. 29-34.
- [9] *Traité de la castramétation et de la défense des places fortes où l'on propose de nouveaux ouvrages de fortification passagère pour les places assiégées & pour les camps retranchés, avec des planches ; à l'usage de S. A. S. Monseigneur l'Électeur de Saxe Frédéric Auguste IV, par Joseph de Fallois, Major des ingénieurs de campagne au service de S. A. El. Ci-devant son précepteur pour les mathématiques ; de l'académie des Arcades à Rome, & de la Société d'Agriculture à Leipzig, &c.* A Berlin, chez G. J. Decker, Imp. du Roi, 1771.
- [10] *Des Herrn Cugnot, kayserrl. Königl. Ingenieurs, Befestigungskunst im Felde, aus einem neuen Gesichtspunkt betrachtet und aus den Urquellen der Kriegskennntnis abgehandelt. Aus dem Französischen, mit einem Vorbericht von der Wahl der Methode bey Kriegsschriften und verschiedenen Anmerkungen vermehrt*, Berlin, Himbürg, 1773.
- [11] *Affiches de Lorraine*, 16 juin 1774, 3 juillet 1777, 20 novembre 1777, 4 juin 1778.
- [12] Thiebault (Dieudonné), *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin ; ou Frédéric le Grand, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, ses amis littérateurs et philosophes*, Paris, 1804.
- [13] *Mémoires du major de Fallois, écrits par lui-même, avec les pièces justificatives parmi lesquelles il y a vingt-deux lettres du roi de Prusse, Londres, aux dépens de l'Auteur, 1781.*
- [14] Hamberger (Georg-Christoph), *Das gelehrte Teutschland oder Lexikon der jetzt lebenden teutsche Schriftsteller*, Lemgo, 1796, vol. 2, p. 293.
- [15] Denina (Abbé Carlo), *Histoire littéraire de la Prusse sous Frédéric II*, Berlin, 1791, vol. 3, supplément, pp. 101-102.
- [16] Le Normand (G.-Sébastien) et Moléon (Jean-G.-V. de), *Annales de l'industrie nationale et étrangère ou Mercure technologique*, Paris, 1820, tome 3, p. 226.